

Alain Buffard

Décolonisation des esprits

Propos recueillis par *Antoine Pecquet*
photo *Marc Domaça*

Chorégraphe radical formé chez les grands noms de la danse française des années 80, Larrieu, Chopinot et Decoufflé, Alain Buffard accouche d'un nouveau spectacle. Sur des airs de Kurt Weill, cinq danseurs jouent une comédie humaine fantasque et brutale à l'enseigne de **Baron Samedi**, l'esprit de la mort et du sexe dans la tradition vaudou haïtienne.

En faisant jouer la comédie à vos danseurs sur des thèmes sexuels et politiques, vous flirtez de nouveau avec les limites de la danse...

Je n'ai pas de style défini, je cherche au contraire à ne pas me répéter. Mais c'est vrai, la question des frontières artistiques m'intéresse. J'emprunte au body art et au théâtre. Dans *Baron Samedi*, il s'agit directement de frontières territoriales et de migrations. Comme les animaux, les humains ont toujours migré à travers l'Histoire, on l'oublie trop. C'est un phénomène naturel.

« La question des frontières artistiques m'intéresse »

Pourquoi travaillez-vous avec des non-professionnels ?

La recherche de corps expressifs, marqués. Je ne retrouve les mouvements de la chanteuse sud-africaine Hlengiwe Lushaba chez aucun professionnel. Sur scène il y a trois Africaines, deux Américains et un Européen. Avec des parcours parfois difficiles, des positions doublement minoritaires. Je suis attiré par ça.

Que proposez-vous avec *Baron Samedi* ?

Un hommage à Kurt Weill. Adolescent,

je me suis nourri de son univers mélancolique plein de mauvais garçons et de filles perdues. Sarah Murcia, la directrice musicale, a opéré une déconstruction de sa musique à partir d'éléments plus ou moins connus de son œuvre. J'avais aussi l'intention de parler de choses tragiques sur un mode baroque et quasi-burlesque.

Pourquoi vous intéressez-vous au Vaudou ?

Je ne suis pas religieux, mais je suis fasciné par le travail de la photographe Leah Gordon sur le Vaudou. J'en retiens surtout

l'esthétique et la dimension carnavalesque, mais je pense que l'humain est réellement capable de mobiliser certaines forces à travers des rituels. D'ailleurs, il s'est passé une chose amusante : en préparant le spectacle j'imaginai le personnage du *Baron Samedi* - le Maître des Morts du panthéon haïtien - en travesti, dans une robe violette. Plus tard, on m'a appris que dans la tradition, *Baron Samedi* aime s'habiller en femme. Et sa couleur est le violet. /

BARON SAMEDI

12 & 13.06, 20h, Lille, Opéra, 21/16/12/8/5€, + 33 (0) 820 48 9000 // 21.11, Bruxelles, Les Halles de Scharebeek (festival Latitudes) // 5.02.13, Valenciennes, le Phénix

Temps libre

THÉÂTRE

AVEC «BARON SAMEDI», Alain Buffard revisite Kurt Weill

Inité à la fin des années 1990, le travail de chorégraphe d'Alain Buffard est unanimement reconnu dès son deuxième solo, *Good Boy*, pièce manifeste où se dessine un fil rouge qui réapparaît dans la plupart de ses spectacles : la mise en scène charnelle, sexuelle et politique du corps hors des représentations convenues. Avec Alain Buffard, l'hégémonie de la norme est sur la sellette, le tout accompagné d'un humour corrosif. Ce n'est pas *Baron samedi*, sa nouvelle création, qui trahira l'orientation expressionniste et déliée de celui qui occupe aujourd'hui une place prépondérante dans la danse contemporaine. Le titre (l'artiste commence toujours par lui) place symboliquement l'œuvre sous la figure tutélaire du Baron Samedi, esprit qui permet le passage de vie à trépas dans les cérémonies vaudou, qu'il perturbe par des frénésies de danses lascives et sexuelles et un art poussé de la transgression.

Nouvelle lecture de Kurt Weill

Alain Buffard, qui a constamment un rêve en marche comme il le dit lui-même, retrouve avec cette création Kurt Weill qu'il place au panthéon de son imaginaire. «J'ai déjà

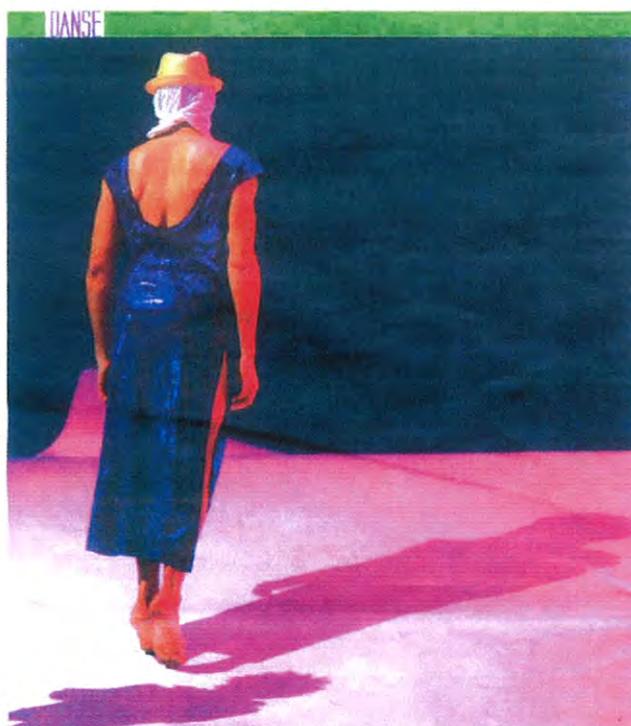
esquissé une relation avec lui dans (Not) a Love Song et dans Tout va bien, rappelle le chorégraphe en évoquant la genèse de *Baron Samedi*. Mais la question est toujours de savoir comment se frotter à un tel monument. Sa musique est un mélange de rengaines populaires et de musique savante très sophistiquée déjouant le piège des catégories. Afin de me détacher du contexte euro-centré de Bertolt Brecht - Kurt Weill, l'idée m'est venue de transposer leur univers vénéneux dans un lieu imaginaire, avec des performers noirs venus d'Afrique, de la Caraïbe, des États-Unis et de France».

Tout en restant fidèle à l'esprit engagé de son compositeur fétiche, Buffard donne à sa cohorte de mauvais garçons et de drôles de dames les couleurs de son temps, mêle les corps, fait circuler les genres, et nous offre ainsi, hors des consensus, une nouvelle lecture de Kurt Weill.

Chaque création d'Alain Buffard, artiste associé du Théâtre de Nîmes, étant un événement, on se réjouit qu'il crée dans notre ville sa nouvelle pièce chorégraphique et musicale «Baron Samedi».



Théâtre, 24 avril, 20h et le 25 à 19h.
Ce spectacle n'est pas pour les enfants.
www.theatrenimes.com



Danse Kurt Weill en pays vaudou

Dans sa nouvelle création, "Baron Samedi", le chorégraphe Alain Buffard établit ses danseurs en pays vaudou et leur fait chanter des œuvres de l'Allemand Kurt Weill. Première ce mardi 24 avril au Théâtre de Nîmes.

Ils sont six performers à se retrouver sur la scène immaculée du Théâtre, tous danseurs, chanteurs et comédiens. Et originaires de pays aussi distants et différents que l'Amérique du Nord et l'Afrique du Sud, la France, la Côte d'Ivoire, le Rwanda et la Jamaïque. Ensemble, ils plongent le spectateur au cœur de la culture Vaudou à la suite de Baron Samedi, l'esprit des morts qui permet le passage de la vie au trépas.

Esprit

"Baron Samedi est bruyant et danse souvent très bien, rappelle Alain Buffard. Des danses lascives, très sexuelles...". Les danseurs s'approprient l'exubérante essence du personnage à bras le corps, avec une énergie et une joie communicatives. Sans frein. S'en emparent jusqu'à libérer des souvenirs réels ou imaginaires, des vécus de génocide, des rituels, qu'ils racontent avec leurs mots, leurs langues. Des morceaux de vie qu'accompagne une chanson de Kurt Weill, tirée des "Mahagonny Songspiel", de "L'Opéra de quat'sous" ou de la période française du compositeur. Interprétée par chacun

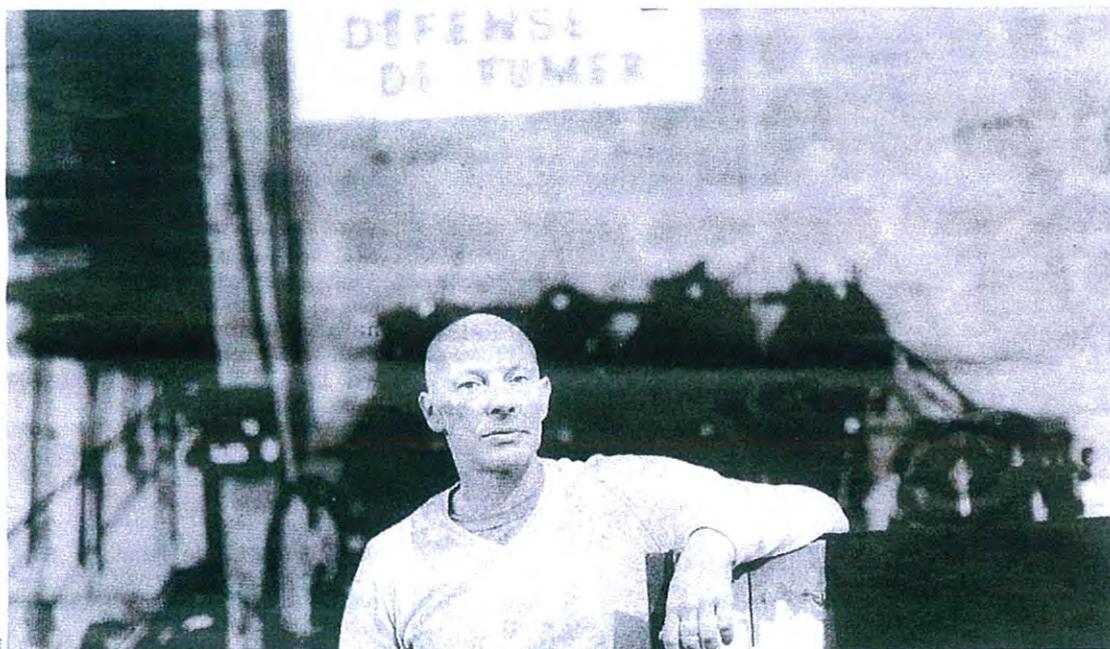
des danseurs avec deux musiciens, Sarah Murcia à la contrebasse et aux claviers, et Seb Marcel à la guitare.

Compositeur

Associer Kurt Weill, compositeur juif-allemand, à l'esprit du Baron Samedi peut paraître étrange. Pas vraiment, selon le chorégraphe. Outre que le compositeur fait partie de son panthéon, ce qui, en soi, est une bonne raison, "Kurt Weill a toujours pris position pour les Noirs. Refusant que sa bonne, qui était noire, ne voyage pas dans le même compartiment que sa femme et lui. Ou demandant au poète noir Langston Hughes d'écrire le livret de Street Scene." Celui-ci disait d'ailleurs de lui qu'il le considérait comme un Noir.

Scandale

Et Kurt Weill choquait tout comme il gênait. Ses œuvres, écrites en collaboration avec Bertolt Brecht dans les années 20 font scandale à leur création. Jugées décadentes avec "leur cohorte de mauvais garçons et de drôles de dames". Plus tard, c'est sa judaïté qui fait scandale et ses œuvres sont victimes d'un autodafé en juin 1933, en Allemagne. Le compositeur s'exile alors aux États-Unis où il meurt en 1950. Pour se retrouver aujourd'hui lié au Baron Samedi, lui aussi en marge de la société, par la magie d'un spectacle.



Alain Buffard

Création. Alain Buffard artiste associé du théâtre, propose une pièce chorégraphique et musicale

Du corps à corps avec le destin

■ Le jeu pris comme enjeu du destin, s'inscrit chez Alain Buffard, associé pour la deuxième année avec le théâtre de Nîmes, dans un corps à corps. Cette dimension corporelle se posant comme matériau brut et interactif. « Le baron samedi » continue de s'inscrire d'une manière particulière dans la transgression et une forme d'engagement politique. Kurt Weill, sa figure tutélaire continue à habiter sa création, « Kurt Weill qui fait partie de mon panthéon et qui a fortement marqué mon imaginaire ; j'ai déjà esquissé une relation avec lui dans (Not) a Love song et dans Tout va bien mais la question est toujours de savoir

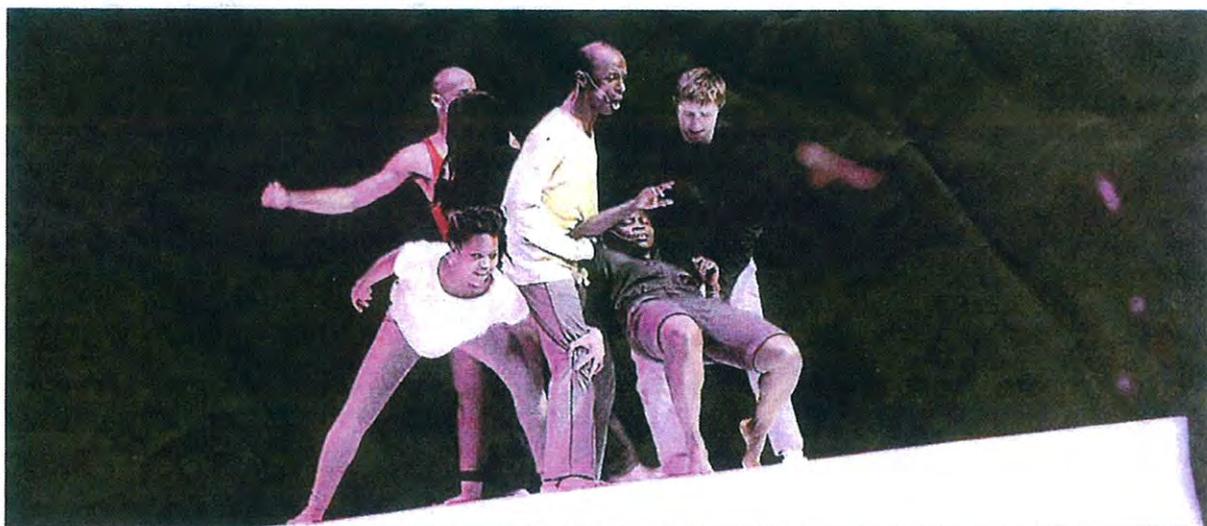
comment se frotter à un tel monument. Sa musique est un mélange de rengaines populaires et de musique savante très sophistiquée déjouant le piège des catégories. Afin de me détacher du contexte euro-centré de Bertoldt Brecht- Kurt Weill, m'est venue l'idée de transposer leur univers vénéneux avec sa cohorte de mauvais garçons et de drôles de dames dans un lieu imaginaire, avec des performers noirs venus d'Afrique, de la Caraïbe, des États Unis et de France... » Pièce expressionniste et délurée, le titre évoque l'esprit vaudou et le franchissement de la vie à la mort porté par une cohorte de mauvais garçons et de dames sin-

gulières. Corps en transes, ardeurs de danses sensuelles, « Baron samedi convoque et invite à la danse des ombres et des fantômes. » Le métissage est resté essentiel, caractéristique de la création, hip hop ou modern jazz et « un choix de chansons de la période allemande, de la période française... Par ailleurs, je ne m'interdirai pas d'intégrer d'autres compositeurs. » « Baron samedi » nage donc dans de multiples eaux traversant de nombreux univers, ne se souciant ni du politiquement ni de l'esthétiquement correct.

MJ.LATORRE

Le "Baron Samedi" imaginé par Alain Buffard entre en scène

Danse | Mardi au théâtre, le chorégraphe, en résidence à Nîmes, propose sa nouvelle création où il se confronte à la culture vaudou.



■ Une pièce chorégraphique où les métissages abondent grâce notamment à des danseurs d'origines les plus diverses.

Photo STÉPHANE BARBIER

Pour Alain Buffard, impossible d'imaginer que les spectateurs qui, dès mardi au théâtre, assisteront à sa nouvelle création, sortent de la salle sans avoir en tête une chanson de Kurt Weill. C'est en effet sur la base des œuvres du compositeur allemand, mais extraites de sa période américaine (pays où il est mort, d'ailleurs, en 1950), que le chorégraphe a imaginé son dernier opus.

En résidence à Nîmes depuis la saison dernière, Alain Buffard a souhaité se confronter à la culture vaudou, avec ce *Baron samedi*, esprit de la mort, figure ayant choisi pour périmètre d'expression et d'intervention l'entrée des cime-

tières. À partir de cette idée, le créateur a construit une pièce chorégraphique où les métissages abondent, grâce d'abord à la présence sur scène de danseurs venus d'origines les plus diverses, et s'étant rencontrés pour la première fois sur ce projet.

Ombres et fantômes invités

Avec ce *Baron samedi*, où sont invités les ombres et les fantômes, c'est la frénésie des corps, l'accélération des poursuites, la sexualité évoquée, le récit de petites histoires mises bout à bout qui forment l'ossature du propos choisi. Pour les interprètes, à la fois danseurs, évidemment, mais aussi chanteurs et

musiciens, performance obligée.

Sur les chansons écrites par Kurt Weill, c'est le passé de plusieurs d'entre eux qui est aussi restitué. Avec tout ce qu'il contient d'histoires où le racisme et les génocides ont fait partie de leur vie ou de celle de leur famille. À travers la musique et les déplacements précipités, c'est leur vécu qui occupe aussi la scène.

ROLAND MASSABUAU

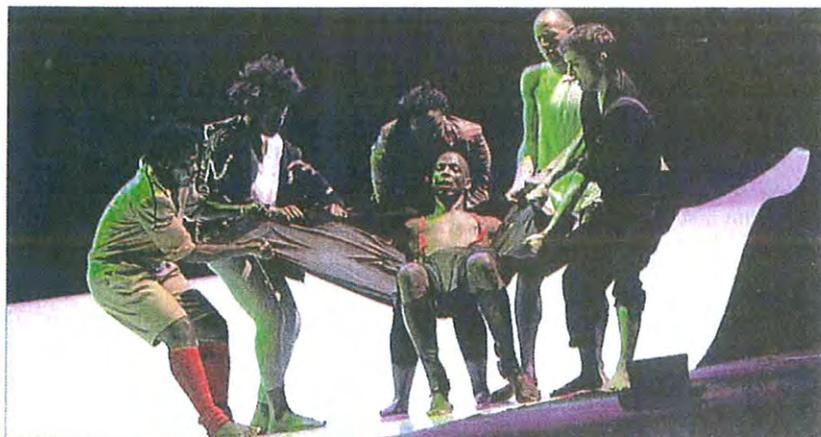
“Baron Samedi” en cérémonie

Vu | Alain Buffard rouvre les portes de son étonnant univers.

Depuis longtemps accompagné par les musiques de Kurt Weill, Alain Buffard, artiste associé au théâtre depuis la saison dernière, souhaitait que son projet se construise et soit présenté sur cette scène, avec les compositions qu'il affectionne particulièrement. De là est né ce *Baron Samedi*, créé hier soir avec des danseurs venus de toutes les latitudes et invités à rejoindre le chorégraphe pour cette pièce qui parle un peu (voire beaucoup) de leur passé, de leurs douleurs et d'une vie déjà chargée de déchirements.

Faisant appel à cet esprit vaudou qui veille à l'entrée des cimetières et aux cérémonies, son *Baron Samedi*, avec en live les interprétations musicales de Sarah Murcia et Seb Martel, sollicite les interprètes à plusieurs niveaux. Celui de l'expression corporelle, bien sûr, mais aussi celui de la caractérisation vocale, avec d'étonnantes performances d'ailleurs.

Sur le plateau, le récit de plusieurs vécus qui parlent tous d'histoires de drames, d'esclavage, de soumission, de gé-



■ Un “Baron Samedi” qui parle de vécus et d’univers inquiétant.

Photo STÉPHANE BARBIER

nocide, d'aviissement ou d'humiliation. La domination rode, la chair est marchandée, mise à prix, l'acte clairement évoqué. Dans le déroulé des séquences, Alain Buffard lève le rideau sur un univers inquiétant, peuplé d'hommes et de femmes qui ont de la vie les images violentes des luttes, des travaux serviles ou dégradants. Et le chorégra-

phe donne à sa nouvelle pièce, sur les airs de Kurt Weill, un ton qui interroge et trouble.

ROLAND MASSABUAU

La revue indisciplinée

MOUVEMENT

18 mai 2012

Dans *Baron Samedi*, sa nouvelle pièce, Alain Buffard s'affranchit de toute déférence stylistique, et désarticule les perceptions convenues de *L'Opéra de quat'sous* de Kurt Weill. Il touche au cœur de certains non-dits de l'Hexagone.

La première mondiale de *Baron Samedi* se donnait à Nîmes, chef-lieu du département du Gard, quarante-huit heures après que les électeurs de celui-ci aient placé Marine Le Pen en tête de leurs suffrages.

Au début apparaissent sur scène des personnages à capuches, jeunes noirs pour la plupart, échangeant des références à la question des origines et autres situations des sans papiers. A cet instant on craint qu'Alain Buffard ait cédé à on ne sait quelle logique de quota de mise en scène des minorités visibles, rappelant une politique qui fige les assignations identitaires en prétendant les fluidifier, avec le succès électoral tout juste constaté.

De fait, le chorégraphe relevait un triple défi de taille à travers cette nouvelle pièce. D'une part, en produisant une version de *L'Opéra de quat'sous*, Buffard assume une option pour un répertoire trop répandu, assimilé – osons le mot : *populaire* – pour ne pas paraître suspect aux gardiens d'une orthodoxie de la création savante actuelle. D'autre part, il lui faut redonner sens critique et pouvoir abrasif à cette œuvre devenue *mainstream*. Enfin, il le fait principalement en constituant une distribution d'artistes porteurs de cultures africaine, caraïbéenne, africaine-américaine, partant du constat que pareils artistes sont généralement exclus de la scène chorégraphique contemporaine hexagonale, qui les cantonne dans le hip-hop, la jazz dance, la comédie musicale ; mais il lui faut, dès lors, échapper à un effet retour d'auto-stigmatisation de son projet au faciès.

Un sens rare de la mobilité, déjouant toute fixité, empêchera le spectateur de s'abandonner aux attendus, lieux communs et autres idées convenues s'attachant aux cultures noires d'une part, au spectacle musical d'autre part, au répertoire allemand d'avant-guerre notamment. La figure du *Baron Samedi*, issue du vaudou, maître en inversions et transgressions, donne bien plus que le titre de cette pièce, elle en est le guide, bien mieux : le dynamiteur.

Tout comme le vaudou s'est faufilé dans les consciences en traversant l'Atlantique, la profusion complexe des cultures noires modernes échappe le plus souvent aux intelligences hexagonales, perclues d'indexation sur la haute culture, de clichés réducteurs sur la société américaine, et de raideurs post-coloniales dans leurs liens à l'Afrique. C'est ce marasme mental que vient agacer *Baron Samedi*.

A l'image de la musique jouée sur scène par Sarah Murcia et Sébastien Marcel – un rock brassé très au-delà des réminiscences de la musique de Kurt Weill –, à l'image de la scénographie de Nadia Lauro qui catapulte les destins dans une chute toujours ramassée, *Baron Samedi* affole les circulations entre registres, parmi ses six chanteurs(ses) et danseurs(ses). Engagés dans leurs farouches singularités, ils se jouent en vie sur ce plateau où ils se croisent. Et plus rien n'est jamais fixé entre le chant et le parlé, entre les langues qui sont multiples, entre le théâtral et le mouvementé, entre le méta-rythme de la dramaturgie et l'éclat turbulent des situations circonstanciées.

Le sous-jacent sexuel suinte dans ce tissu de rencontres, les béances de silence écorchent l'allant sonore, l'atteinte faite aux corps strie les splendeurs passagères, les masques et travestissements excitent les reconnaissances. Parfois un rien erratique, mais toujours crânement engagée, cette composition multiplie les articulations entre plans, séquences, personnages et registres, et alors elle force ces articulations, les étire, distillant un jeu de suspensions, d'affaissements ou de saillies, au pouvoir vénéneux.

Dans *Baron Samedi*, on retrouve quelque chose de la force entraînante et franche de *Tout va bien* – précédente pièce à grand format d'Alain Buffard – mais aussi, plus souterraine, cette saveur viciée, ambiguë et malsaine, qui fit la vérité entêtante et troublante de plus anciennes pièces (cf. *Les Inconsolés*). Rien alors ne se perd de la racine sexuelle par laquelle germe le politique. Et réciproquement.

Gérard MAYEN